



"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, séraphique Romane et bonjour à vous, auditeurs erratiques ou hiératiques. *La fille du R.E.R.* ne manquait pas d'air, contrairement aux victimes de *L'étrangleur de Boston*, en ville depuis mercredi dernier.



En cette année 1962, la capitale du Massachusetts a rendez-vous avec la peur. La découverte d'une femme sans histoire abusée et assassinée à son domicile met en effet la population en émoi. L'enquête échoit bientôt au retors **John Bottomly**, l'assistant du procureur général. Toutefois, ses recherches, conduites avec autant de subtilité que de pugnacité, demeurent vaines. Et les victimes de s'amonceler peu à peu au gré d'une trajectoire macabre à la logique ténébreuse. Alors que l'angoisse collective va crescendo, le vaillant limier doit se hâter d'interrompre le serrement d'une jeune paume.

Sorti aux Etats-Unis en octobre 1968, le long métrage de **Richard Fleischer** se penche sur le cas d'**Albert De Salvo**, un redoutable coureur de glottes. Le réalisateur de *Vingt mille lieues sous les mers*, des *Vikings* et du *Voyage fantastique*, couronné six ans plus tard par le Festival d'Avoriaz pour *Soleil vert*, déploie ici une mise en scène intrépide et éclairée. Ses

images aux tonalités grenat et aux lumières blêmes ménagent ainsi un trouble climat, entre touffeur sournoise et lividité adverse.

Il expérimente en outre avec une dextérité aiguë la technique du split screen ou de l'écran divisé, propre à multiplier les points de vue, tout en illustrant avec élégance la personnalité fragmentée du criminel résiduel. Inauguré par une *Affaire Thomas Crown* d'une classe flamboyante, un tel procédé s'épanouira dans les années 70, grâce à **Brian de Palma** mais aussi au générique de la virtuose et pétillante série *Amicalement vôtre*. A ce propos, **Tony Curtis** offre ici une interprétation âpre et subtile, apte à conférer une consistance contrastée à son impulsif intrusif, tandis qu'**Henry Fonda** impose une savante prestance en éminence grise déterminée puis minée.

Ajoutons que la narration a fière allure, étrangère aux flottements comme aux fléchissements. Le cinéaste scrute de surcroît avec un regard perçant l'univers de la folie, fermeté descriptive et sens du dérisoire s'associant pour arpenter la gamme traumatique. Un humour poivré agrémenté de plus la première partie, sur fond de satire aiguë.

Au demeurant, le contraste de tonalité entre les deux moitiés du récit se révèle trop accusé : ainsi glisse-t-on d'une enquête conduite avec une ardeur robuste à l'exploration sans concession d'un sinistre cas pathologique. Par ailleurs, l'épisode de la rencontre avec le médium

suscite des questions laissées négligemment sans réponse. De surcroît, l'abrupte chute n'apporte pas les éléments requis pour interpréter avec sûreté la réaction du meurtrier soudain confronté à sa culpabilité. Les dialogues tendent du reste à pantoufler comme le scénario délaisse l'intrigue policière pour lui substituer une approche clinique des faits. Déplorons enfin que le malaise prospère ici au détriment de l'effroi.

Oh, mais je vous reconnais, Monsieur **Landru**.

"(timbre nasillard et raffiné) Oui, écoutez, j'attirais des gambettes à Gambais avec mille fois plus de distinction et d'invention que cet **Albert De Salvo**. Un autre détail nous oppose : mes conquêtes se consumaient d'amour dans le poêle de ma cuisine, tandis qu'en sa compagnie, les carotides sont cuites."

Solide, sapide mais sordide, *L'étrangleur de Boston* hérite d'un quinze sur vingt. Certes, une telle fiction, pour adultes, concilie aisance et intelligence dans la description d'une affaire qui endeuilla la Nouvelle-Angleterre. En un mot, ses expirations demeurent toujours inspirées. Notons d'autre part que le scénario de **Stanley Geenberg** parvient adroitement à inverser les rôles, la vérité laissant le tueur sans voix, comme asphyxié par son désarroi, alors que ses proies se limitaient généralement à des dépouilles incongrues ou des masques pantois. Cependant, l'ensemble trahit des signes d'essoufflement durant son cheminement, en raison d'une linéarité excessive. Les différents personnages manquent quant à eux de corps, héros et bourreau excepté. Pareille reconstitution n'en sombre pas moins parfois dans le saumâtre, cloaque où s'abolissent les consciences homicides. L'infamie croupie pour esprits pervers : voici l'étang des assassins.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.